



« Les écrivains qui, dans la description, sont myopes, et ceux qui sont presbytes. Ceux-là chez qui même les menus objets du premier plan viennent avec une netteté parfois miraculeuse, pour lesquels rien ne se perd de la nacre d'un coquillage, du grain d'une étoffe, mais tout lointain est absent – et ceux qui ne savent saisir que les grands mouvements d'un paysage, déchiffrer que la face de la terre quand elle se dénude. Parmi les premiers : Huysmans, Breton, Proust, Colette. Parmi les seconds : Chateaubriand, Tolstoï, Claudel. Rares sont les écrivains qui témoignent, la plume à la main, d'une vue tout à fait normale. »

Julien Gracq, *Lettrines*<sup>1</sup>



# Géographie

<sup>1</sup> *Œuvres complètes*, éd. B. Boie et Cl. Dourguin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989-1995, t. II, p. 160-161.

de de  
brille

Soixante-dix ans après le refus du Prix Goncourt qui a fait de lui cet écrivain à la fois si secret et si reconnu dans le monde entier, la Maison Julien Gracq, la Bibliothèque nationale de France, la Ville de Caen, la Ville et l'Université d'Angers, ont souhaité rendre hommage au grand écrivain français en dévoilant une part de son travail restée longtemps en marge de son œuvre littéraire et géographique. Il s'agit d'une sélection inédite d'une cinquantaine de photographies parmi les centaines de clichés pris par Julien Gracq lui-même à l'aide d'un appareil Zeiss Ikon Contessa. Ces diapositives numérisées et aujourd'hui conservées à la Bibliothèque Universitaire d'Angers ou dans des fonds privés constituent un ensemble exceptionnel qui reflète la curiosité de cet arpenteur du grand chemin et nous donne à voir des paysages d'Europe et d'Amérique très divers – de la Normandie au Wisconsin, de la Castille au Latium, en passant par l'Anjou et le Massif Central.

Julien Gracq le disait dans un entretien avec Jean-Louis Tissier, c'est *la face de la terre* qui l'intéresse. Au gré de ses traversées de la France, de l'Europe et de l'Amérique, l'auteur photographie des falaises de craie, des collines plantées de vigne, des canaux et des futaies, des forteresses et des citadelles, des fleuves, des lacs, des rivages, des cluses, des combes et des lignes de crête. À scruter ces photographies, on croit parfois retrouver, dans un lieu tout à fait inattendu, un château d'Argol, un rivage des Syrtes, ou un balcon en forêt. C'est dire à quel point les paysages fictifs de Gracq habitent désormais notre imaginaire géographique et devancent notre rapport à l'espace. Mais il est un motif qui revient souvent : celui de la route qui se déploie devant l'œil du géographe, car chacune de ces photographies, chacun de ces panoramas, comme il le disait lui-même, est « une projection d'un avenir dans l'espace (...), une sorte de chemin de la vie ».

C'est toujours en géographe et en écrivain que Gracq photographie le paysage : il y lit les strates géologiques que le grain de la pellicule vient saisir et rehausser de leur ombre mais il y lit aussi l'horizon de l'œuvre à écrire et qui se déroule devant lui. Ce sont ces carnets photographiques du grand chemin de Gracq que nous vous invitons à découvrir. Grâce au soutien de la Bibliothèque nationale de France, nous avons choisi de les accompagner de fac-similés de pages manuscrites qui viennent légèrer l'image. En écho à ces images légendées, nous avons proposé à des auteurs familiers de l'œuvre de Gracq de commenter tel ou tel aspect de cette sélection inédite et de nous faire part de leur enthousiasme à voir enfin révélée cette part jusque-là inconnue de l'œuvre gracquienne. Poursuivre ainsi les échos que l'œuvre de Julien Gracq suscite dans la littérature contemporaine et les sciences humaines, c'est pour nous la meilleure manière d'honorer son testament et de remplir notre mission d'utilité sociale : faire vivre les littératures, les arts et les savoirs.

Emmanuel Ruben,  
Directeur artistique et littéraire de la Maison Julien Gracq de 2017 à 2021,  
Novembre 2021.



# L'œil

o variances  
que pour le y ont passés  
paraphrase.

# New York

# Amérique 1970



À u début de juillet 1970 Julien Gracq commence sa retraite de professeur par un séjour de deux mois aux États-Unis. Invité par le département d'études de littérature française de l'université de Madison (Wisconsin), il fait cours sur le roman en France depuis 1945 et anime un séminaire sur André Breton.

Hors du campus, les paysages, les sites, l'*american way of life*, rurale et urbaine, mobilisent l'attention du visiteur-géographe. Cette expérience américaine suscite l'écriture et la pratique de la photographie. L'expérience américaine était portée, pour un géographe de sa génération, par un horizon d'attente composé à partir de lectures savantes, d'images classiques voire de stéréotypes. Sa *découverte* a débuté par le hublot du *jet* au-dessus du Labrador : « Les *Barren grounds* du Labrador ; à peine une terre : un incroyable déchetage de lacs arborisés, étoilés, foliolés. On sent la direction du charroi lourd des glaces... ».



Dans *Lettrines 2*, sous le titre « Amérique », des fragments témoignent de ce voyage où il a traversé, en voiture et en train, du Haut-Mississippi à New-York, le nord-est des États-Unis. Ces textes ont été partiel-

lement repris des lettres et des cartes postales adressées à Saint-Florent – par celui qui signe alors Louis Poirier – à sa mère et à sa sœur. Cette correspondance intime a formé une sorte de carnet de voyage, à la source de l'écriture littéraire.

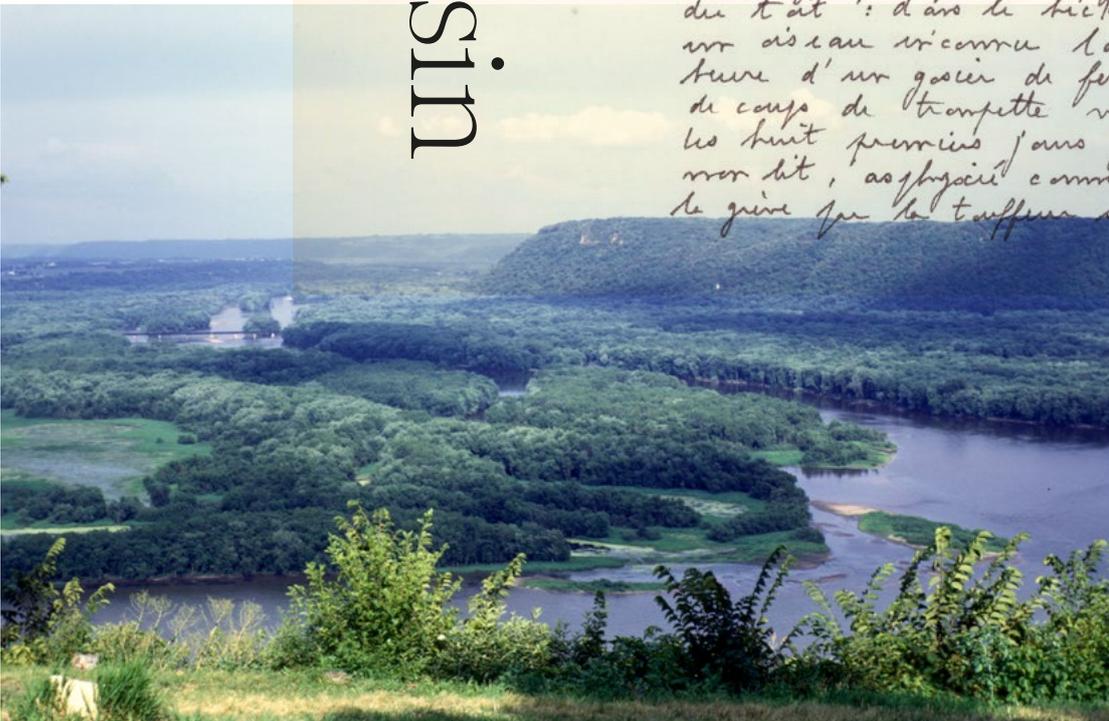
Le voyage aux États-Unis est un genre ancien. Gracq, grand lecteur de Chateaubriand, évoque son Meschacebé. Le genre a été renouvelé à plusieurs reprises par Paul Morand et par Georges Duhamel. Enfin les États-Unis ont été aussi l'exil-refuge de son ami André Breton pendant la guerre (« Par-dessus tout j'ai commencé à m'initier au mystère des papillons d'Amérique. Quelle splendeur et quelle énigme que le papillon-lune », 1941). La dernière séquence est celle de l'après-guerre avec Sartre, Beauvoir, Butor, etc... Le regard exercé par le géographe sur la nature et l'espace habité est sensiblement décalé par rapport à celui de ses pairs écrivains. Les faits géographiques constatés sont comparés à leurs correspondants français en termes d'échelles, de formes, de fonctions.

Jean-Louis Tissier,  
*Voyage en Amérique* (extrait).

(1484)

Madison, Gilman Street : ses ormes  
s'élèvent de ses frappe par la "maladie tollar  
d'aise" que j'aurais abattu l'un après l'autre :  
chaque année une blessure dans la  
haute parure ou devant de la ville. Long  
don Street, la rue grecque, que j'prenais  
de matin, que me rendre au campus, ses  
fraternités, ses sororités cusses, qui s'  
appelaient  $\Delta K \Phi - \pi \rho \theta$ . Franco Street :  
les banques arrivées sur le lac au bout  
de la rue State Street sans arbres, redou-  
table sous le soleil, à l'heure de midi,  
son patriarche règne l'œuvre de carreaux,  
qui semblait sorti de la case de l'Orde  
Torr, la boutique odorante et sophisti-  
quée de Lou Tobacco où j'achetais des  
gauloises : à chaque coin de rue il me  
semblait retrouver les ~~fig~~ figures locales  
de Wrightsville, capitale des dorrons poli-  
ceis d'Ellery Guerin. La dure mortie sous  
les arbres et dans les gazons vers Bascom  
Hall purgative des itinéraires sous le  
soleil de l'été. L'Union dalle, l'  
ambassade de marbre, son lustre orné.  
Mifflin Street et son ghetto étudiant,  
ses maisons de bois noies sous les ar-  
bres, avec parfois un drapeau rouge, un  
drapeau noir jusqu'à un balcon, et l'of-  
ficiette glacarde sur les traces des ormes :  
Liberate Mifflin. La gare de Madison,  
ses rails sombres dans l'hub, son hall  
vide, sa <sup>dat</sup> direction. La terrasse de l'U-  
nion au bord du lac; un petit Eden bleu  
et vert sous le vol alar qui des frisbes.  
L'appartement de Lake Shore; les bars ou  
vues sur le lac, sans rideaux et sans  
persiennes. Le soleil levé derrière le lac  
me réveillait de bonne heure, avec le vol des  
stairlifts qui passaient par cent ans au ras  
du toit : dans le Hickory tout proche,  
un aiseau vicieux l'aurait de bonne  
heure d'un gâcher de fer une d'organe  
de coup de trompette vibrante, tribrante.  
Les huit premiers jours j'y dormis sur un  
mat, assise comme sur poisson sur  
le grès par la truffe sauvage du Middle

# Wisconsin



# Piriac- sur-Mer



**G**éographe, Julien Gracq ? Indiscutablement. Et photographe ? Plus occasionnellement, pour un *arrêt sur image*, le temps d'une pause dans la marche, en ami fusionnel de la pleine nature – « à marcher ainsi seul sur les routes, une imprégnation se fait du pays traversé – mieux même que de ses bruits et de ses odeurs : de sa respiration, de sa sonorité – qu'aucun autre mode de locomotion ne permet » – mais, piéton de Nantes et de Paris, sans dédaigner la ville. Rien chez lui du « *touriste à kodak* » associant le folklore local à l'agrégat humain, qu'il moque gentiment en Bretagne comme à Venise. À d'autres, les voyages organisés, les itinéraires planifiés. Tout à l'opposé de l'*homme pressé* de Paul Morand et, sans être excessivement casanier, nullement *globe-trotter* à la Jules Verne, il prend son temps : le temps du regard, celui qu'il faut pour que le monde nous parle. Gracq littéralement faisant alors son miel : « *On emporte avec soi comme un pollen* ». Plus que photographe, il est peintre, un peintre à la palette exceptionnellement vive et colorée - *soleil jaune, terre noire, montagnes bleues, lumière couleur de prune, route rose* - et on ne s'étonne pas de le voir citer Gauguin et Van Gogh, mais peintre avec les mots. Car ni la photo ni la peinture ne sauraient rivaliser avec cette puissance évocatrice des mots qui fait de lui ce paysagiste hors pair que saluait Michel Tournier :

« *pelage du loup* » des Ardennes, « *tonsures sacramentelles* » de l'Aubrac qu'il voit « *comme une mer sur la lune* ». De toutes ces impressions et bonheurs d'expression – « *Nous marchons ainsi que sur la mer vers le phare de lave noir par la terre nue comme une jument.* » – les *marines* de Sion offrent aussi une belle illustration : le temps qu'il fait, l'heure qu'il est, jour qui tombe, plage qui se vide, saison qui s'achève : la scène s'est – enfin ! – délivrée de toute présence humaine pour redonner toute sa place au spectacle grandiose de la nature. En marchant en écrivant, sur les routes comme dans ses cahiers, c'est en poète – *plante humaine* et *Terre habitable* réaccordées – qu'il nous livre en partage tout ce qu'il a vu, de tous ses yeux vu, prenant à la lettre sa propre définition : « *La poésie, négation de tout vouloir-écrire défini et prémédité* ».

Jacques Boislève,  
*Arrêts sur images*  
Julien Gracq à travers la France (extrait).





# France

Plage de  
la côte  
atlantique

# Les Ardennes



# Saint-Florent- le-Vieil

330

+

Paysage

\*

Il y a une illusion ~~quasi-artistique~~ du souvenir qui, à la manière de l'héraldique, rattache parfois ~~accidentellement~~ à cet avis lisse visité rapidement, ou traversé au fil de la route, deux ou trois attributs stylisés qui les représentent à suffire avec, comme font un si ou mi-parti au tout au plus icartelé sur la porte d'une ville.

~~Laqueuse et l'overcode, ou, au passage, d'une gaine au bord du lac Léman : la prise d'art à deux de vase qui sont au-dessus sur balcon de l'eau pour art parfaitement traversée, comme un concert de l'odeur de la Loi d'été - le choc sans doute, un autre des, des riches sa grande tige contre les hérissons de blocs de la berge - le répitement de bouteille de L'ed, à chaque note d'isole ~~des petits objets~~, des branches itirables, j'aurais j'alarmant le ~~parcours~~ <sup>contours</sup> de la côte d'ars la brume d'orage opposée sur le lac. Nantua : l'ombre de haute falaise qui semble se déviller la gare léthargique et l'herbe de sa plume à l'heure du déjeuner. Avallor : le sombre ravin de feuilles au-dessus d'un faubourg de la ville, comme une sentinelle avancée du lac Léman - la belle matière cassée des moellons de l'Hôtel de la Poste - le passage voisin d'une église en contreforts qui s'élève sur l'autel, comme celui de Veigy et est proche de la route. Langres : longtemps avant d'y arriver, les deux tours carrées de sa cathédrale franchissent de face le profil d'un horizon à l'autre du plateau comme les cloches de l'antiquité - la gare - j'oublie du feu si ce n'est au-dessus d'un radon du rempart vertueux.~~

Sur ce, si ce n'est d'ars le souvenir tout autre se blime que la parfaite vue par ornamique que on se a quand on s'il s'agit par la route de H enrichement : voir que le cône de la route collé de riges, qui charge <sup>ter de terre</sup> ~~de terre~~ de couleur sur sa pointe, et porte les <sup>de terre</sup> ~~de terre~~ de la ville, ~~facilement~~ <sup>facilement</sup> aux parcelles avec nosisantes icailles de l'aspurge, comme un bougeon territorial.



# Venise

Les canaux sont étroits mais creusés d'un reflet. Les maisons ont leurs doubles à la frange brune du canal. L'immobilité semble précéder les images — la ville déjà figée avant le déclencheur.

Une constante les traverse : l'impression que le photographe ordonne très peu ses prises, intervient le moins possible, cherche à disparaître.

La plupart des images de Julien Gracq pourraient avoir été prises n'importe où, presque n'importe quand. Une route espagnole prend des airs de *highway* américaine. Un cimetière alpin ressemble à un décor de western. Toutes, elles semblent baignées par la même lumière, frottées aux mêmes couleurs légèrement passées, parfois étrangement crues, surexposées.

Il ne s'intéresse pas aux singularités exotiques, aux détails pittoresques de chaque pays, chaque ville — surtout si, comme Venise, elles sont déjà des mythes. Il capture des espaces inter-

médiaires, des fragments de lieux composites. Il fabrique du commun, du continu.

Son œil de photographe se détourne de la précision qui est la sienne dans l'écriture pour jeter sur les choses un voile de lumière blanche, les laisser déborder d'un cadre peu défini, comme s'il hésitait à prélever du réel un fragment net, pour laisser chaque image infléchir la suivante.

.../...

*Venise n'est pas, comme Rome, une machine à remonter le temps, mais plutôt une machine à l'effacer*, écrit Gracq. Et cette phrase, et cette ville, viennent singulièrement rencontrer sa pratique de l'image. Toute sa photographie, comme Venise, est à la fois une île et un navire — microcosme qui glisse et attrape les scories, les souvenirs, forteresse voyageuse, sensible comme une rétine.

Hélène Gaudy,  
*Forteresses voyageuses*  
Julien Gracq en Italie (extraits).





Le matin nous alla acheter des calmars  
 le calas à le marin, acheter des calmars  
 au marché de Rialto, ou manger d'ars,  
 un bon populare des d'attese - le soir,  
 reverant, du centre pour l'istate calli  
 que nous dans Grand Canal vers notre  
 qui achete de Dorsadoro dans interdiors  
 tout cette partie pour l'ong des feri-  
 tres des petites machines, la respi-  
 ration de la ville, Venise ou le  
 ne s'agit pas de la ville, est à peine le  
 porte de la ville, trent, lieu de  
 de la ville, pour circuler non  
 de la ville, dans des carlars  
 et art pour la ville, soir c'  
 que la ville, plus  
 ville  
 moi qui  
 to us  
 venue

et l'att a charte, l'oll ar daise; sur  
 pas sur les d'alles, sur se au qui or ren-  
 phit, une persienne ret orbee, une con-  
 versation qui monte derrière un par-  
 de mur presant sur le bord de  
 silence, une résorance et une signi-  
 fication de théâtre. Et j'aurais le so-  
 leil se fut aussi frais et aussi jau-  
 re, aussi arcer et aussi jeune que  
 ce septembre - le sur les Zattere, par  
 où nous premiers, presque toujours ex-  
 sistant de la maison, et qui sort bien  
 pour moi le quai le plus tertant qui  
 soit au monde. C'est ainsi qu'il  
 faut habiter cette ville naïve et mer-  
 veilleuse; quel charme le soir d'y  
 rentrer vers l'hôtel, mais à la maison!



Rome

Italie

# Aubrac

(99)

Riante, avérée solitude de du plateau de Mil  
braches ; mais eaux claires et jasses, pentes  
de bruyères vraies, bois essellés, petites rou-  
tes qui ne sort que des sentiers asphaltés et  
ni ar deuse au milieu du pays à terre sauva-  
ge. Ni hommes, ni maisons, ni champs, ni  
bétail, rien que le brouillard léger de l'eau  
sur les pierres, un air remué, un horizon  
proche mais toujours aéré — sur haut pays  
déjà, enigrant au-dessus de la zone culti-  
vée aussi nettement que sur île de la mer,  
mais sans âpreté, sans mélancolie aucune,  
tout entier, vrai naïf et réclusion aimable  
dans le ~~travail~~ du soleil ~~propre~~ et dans le tir-  
tement de l'eau. La persée de l'Éden, ça  
que fois qu'elle se laisse pressentir, est  
liée pour moi terracement à cette impression  
d'édifice modeste et argentine ; et c'est  
là-bas à travers de tels paysages, toute la jour-  
née, on dirait qu'il est dix heures du matin

# Montagne





# Alpes



S



# Paysages



pyrénéens

O n est en moyenne montagne, accessible donc et pas menaçante, sauf sur quelques clichés. Les photos montrent à chaque fois une série de plans qui rapprochent ou au contraire éloignent les montagnes du spectateur. Car la montagne ne constitue pas un milieu homogène : à chaque fois, les impressions diffèrent ; parfois captives des traces humaines ; parfois avec l'éloignement et l'austérité du paysage s'avèrent mobilisées par l'idée même de montagne avec sa charge de rudesse mais aussi d'accueil quand disparaît en tant que tel le sommet, souvent pierreux, toujours lointain.

## Vue sur la chaîne des Pyrénées

Dans le fond, dentelées, des montagnes bleues vous attirent. Tortueuse, une route, un chemin plutôt, semble vous y conduire. Carnet du *petit chemin*. Envie de l'emprunter. Une profondeur de champ avec ses trois échelles : toute proche, à distance, et lointaine. Au premier plan, une maison, une cabane plutôt, comme une sentinelle de cette vallée, modeste mais très présente à gauche de la photo. Cette maison dont le toit conserve des restes de neige est comme une ultime étape vers un là-haut, vers un plus loin.



## Paysage pyrénéen

Presque tragique, une vallée qui se resserre. Hostile à cause des falaises, celles-ci barrant la vue, obsédantes. Quelques traces humaines néanmoins : un poteau télégraphique, un fort, seules traces humaines dans ce paysage aride, voire ennemi, il semble résister voire s'opposer à toute pénétration. Et toujours, qui semble nous attendre, des montagnes boisées, bleu-vert, à la morphologie douce. Ces lointains, souvent incertains, Gracq les aurait aimés.

.../...

## Château de Puilaurens

Tours fantomatiques sur fond de ciel bleu, qui ne *va* pas avec la rudesse des lieux !

Elles scandent une muraille calcaire, l'ensemble intrigue, voire fait peur, ou à l'inverse peut faire rêver. On verrait bien cette ancienne citadelle occupée par d'anciens soldats en garnison comme dans le *Le Rivage des Syrtes* ou plutôt *Le Désert des Tartares* car il n'y a ni rivage, ni mer ! Au première plan une pente plantée de quelques arbres, qui introduit à la falaise, donnant malgré tout envie d'accéder à cette citadelle.

Martin de la Soudière,  
*Les montagnes de Julien Gracq* (extraits).





Muraille  
d'Avila

1960-1976

Portugal/  
Espagne

79

Espagne : Dans les terraris vagues  
 des collines, et jus qu' au milieu de To-  
 lède, ou de Bourgos, au pied des rochers  
 parts d'Avila, sur les aris a' lli  
 des villages de Castille, sur les celti-  
 res rages de l'Aragon - non pas  
 la roche, mais partant la terre, pelée,  
 s'écabie, fousseuse, imietée par  
 le pied de l'âne ou du mulet,  
 la terre nue comme une peau galeuse,  
 comme si on venait d'en détacher  
 une crôte, en grattant. La terre bat-  
 tue partant - a' Aranjuez, a' Tolède -  
 autour des vieilles merailles de bri-  
 que des aris, couleur de sang séché  
 - percés de rares ouvertures, avec sur  
 elles je ne sais quoi de ruineuse, de  
 mal faire, de sordide et de sinistre,  
 comme les abords d'une tour du si-  
 lence. On comprend que les terreros,  
 même en plein soleil avec du ris-  
 que, n'approchent point de ces li-  
 sées de malaise sans se signer,  
 et flut et dure pas qu'une. Il y  
 a les funerals parlés d'Améri-  
 que, et on est ici a' l'autre pôle: ces  
 lieux corsacis a' la fiesta du di-  
 marche se déguisent au cuverment  
 leur abord gracieuse d'abattoirs.



Tolède

# Ségovie

L'invitation d'Emmanuel Ruben à collaborer à cette exposition consacrée aux photographies prises par Julien Gracq entre 1960 et 1976 en Espagne et au Portugal me ravit à plus d'un titre. En quelque sorte, je ressens dans l'œuvre de Gracq une forme de lien avec l'une des dimensions de la photographie qui m'intéresse le plus : le temps.

Gracq s'est consacré à la contemplation, la contemplation comme capacité à voir au-delà de la surface des choses. Autant dans l'œuvre littéraire que visuelle, dans ses personnages que dans ses images, cette capacité à porter une longue attention est essentielle.

Son intention n'est pas d'objectiver ce qu'il observe, au contraire, son approche tend à montrer quelle est sa relation à ce qu'il observe. Les photographies de Gracq agissent sans aucun doute comme un miroir à ses images mentales. Il n'y a ici aucune pho-

tographie qui soit un fragment autobiographique. Et c'est là que nous trouvons un autre élément essentiel de son œuvre : la mémoire et tout ce que l'on peut projeter, imaginer ou fantasmer. Les vues des Monegros, des paysages lunaires aux tonalités apocalyptiques, une sorte de fin de civilisation, en sont un exemple parmi cette sélection de photographies. Ou encore la vue des Mallos de Riglos, une image elle aussi surprenante, peut-être parce qu'elle nous renvoie directement au monde des rêves, à la place que ces images accordent à l'aventure, au merveilleux.

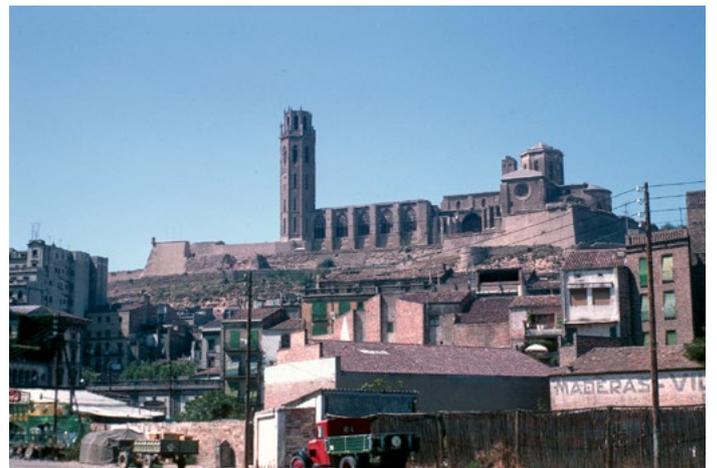
Dans les images sélectionnées ici, je relèverais deux aspects qui d'une certaine façon confirment et soulignent cette passion de la profondeur et de la lenteur : le choix du point de vue et la temporalité flottante.

Israel Ariño,  
*Julien Gracq en Ibérie* (extrait).

Traduction de l'espagnol : Caroline Bénichou



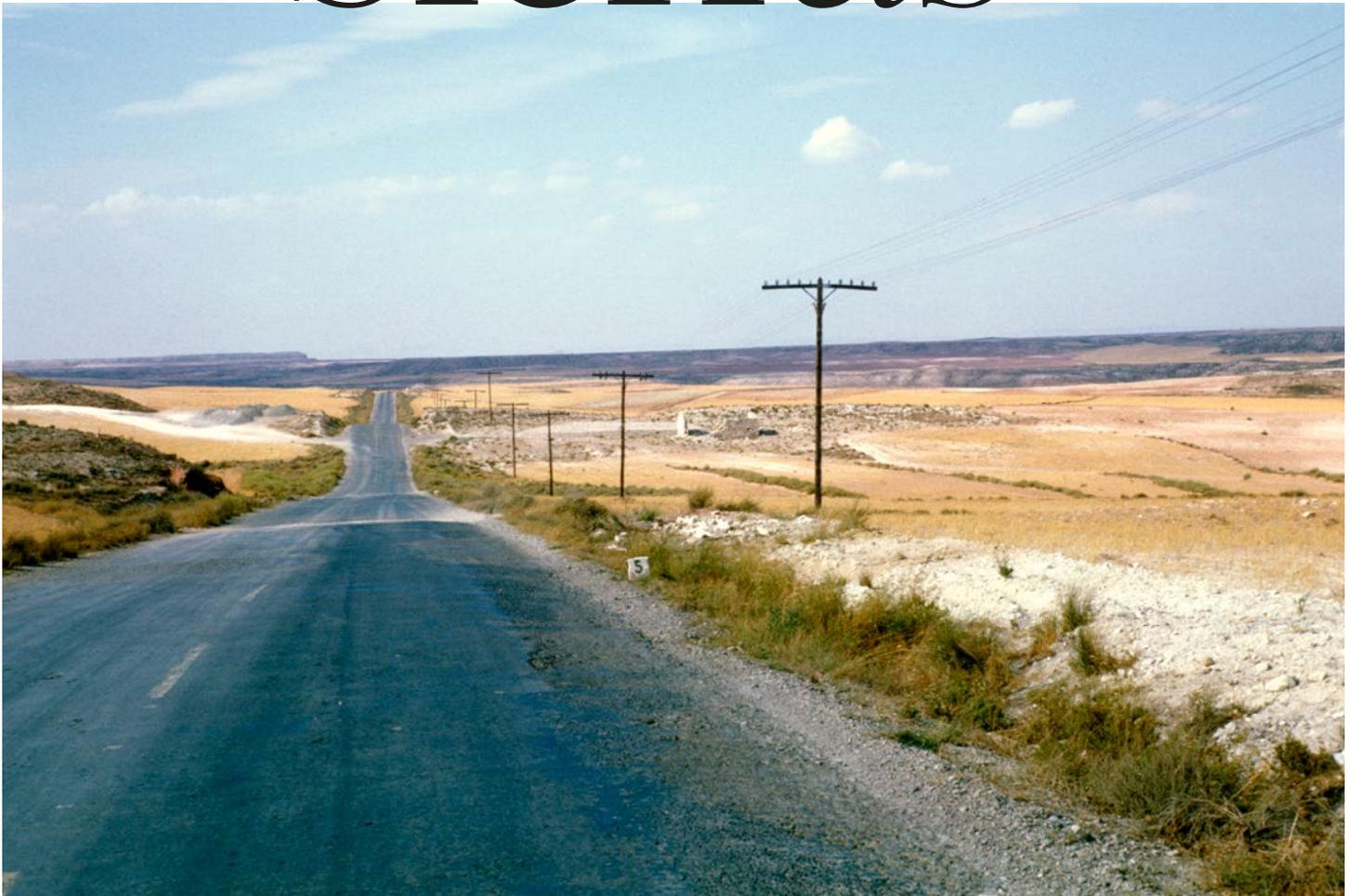
Tolède  
Lisbonne  
Lleida







Routes 1960-1976  
Sierras



\*

J'ai aimé rouler fureusement, en Espagne, sur les routes secondaires ~~ou se croisent~~ qui traversent, entre les fichtes recuites de l'été, sèches et odorantes, pendant des heures et des heures sans rencontrer un village. La longue route tortueuse, par exemple, qui y'roulait toute une matinée entre Teruel et Alcañiz. La route de Burgos à Logroño. Celle qui joint Siguencia à Soria. Le circuit zigzaguant que j'ai fait à l'ouest de Tortosa, dans les petites montagnes où s'écoulaient l'Èbre en avant de son delta. Au bout de ces routes tortueuses et grisillantes, on trouvait la fraîcheur si fraîche d'Alcañiz, pareille à un puits d'ombre, ou la terrasse sous les arcades de Logroño, et le vert de la Rioja, comme une escalade après des heures de haute mer. Sur toutes les portes des seccias basses s'accrochait une végétation griffue, un maquis bruisant, à demi calciné, d'une texture friable et crepée, mais sans les odeurs intolérables qui sortent de la macchia caennaise. Plus fraîche par la hauteur de la garniture du Quercy que de la larde, poussée comme par un jet de flamme, avec quelque chose, sous le soleil, de la tristesse de nos taillis de chêne en hiver, garnis de leurs feuilles si ches encore pendantes.

Pour le souvenir qui se reconstruit et s'inglifie, il n'y a, en dehors de ces boyaux sèches de la seccia, qui est un seul autre type de route en Espagne: les grands chemins de <sup>haute</sup> plateaux, par où on va de l'est en ouest, et horaires, moins encore parce qu'on y roule à même le sol que parce que le rayon de notre sphère semble s'y raccourcir, et que un simple des de plateaux y domine les horizons <sup>autour</sup> que une montagne. La route de Valladolid à Salamanque, sa meseta poussiéreuse aux teintes usées de t'après qui monte le corde, tant et couleur de lion, tant et couleur de ~~l'acier~~ ~~l'acier~~ — celle d'Avila à S'igoni, où le nitre blanc et blanc de la cathédrale, si plus de sous-arte kilomètres, porte déjà au dessus des horizons gris bleus. On trouve le long de cette plate qui s'élève d'un jour <sup>183</sup> s'écarter cent le soleil

ferait





Los  
Monegros



La communauté urbaine de Caen la Mer, la Ville d'Angers, la Maison Julien Gracq et l'Université d'Angers ont co-produit cette exposition originale « *Julien Gracq, l'œil géographique* » à partir des diapositives acquises par la Bibliothèque universitaire d'Angers en 2008.

—

**Cette exposition est destinée à être itinérante. Début janvier 2022, elle est présentée simultanément sur deux lieux à Angers :**

- à la médiathèque Toussaint (14 janvier / 5 mars), 49 rue Toussaint
- à l'Université d'Angers au Quatre (14 janvier / 25 février), 4 allée François Mitterrand

Cette exposition sera ensuite présentée à la bibliothèque municipale de Nantes, de juillet à septembre 2022, puis à la bibliothèque Alexis de Tocqueville à Caen, de septembre à novembre 2022. L'École normale supérieure rue d'Ulm et la BNF à Paris l'accueilleront en leurs murs au printemps 2023.

—

#### Remerciements aux partenaires du projet :

- Emmanuel Ruben, directeur artistique et littéraire de la Maison Julien Gracq de 2017 à 2021
- Olivier Tacheau, directeur de la bibliothèque municipale de Caen la Mer
- Marc-Edouard Gautier, directeur de la médiathèque Toussaint, Ville d'Angers
- Jérôme Villemnoz, Bibliothèque nationale de France
- Lucie Plessis, responsable des arts visuels à l'UA
- Bernhild Boie, exécutrice testamentaire de Julien Gracq
- La Ville de Caen
- La Ville d'Angers

#### Remerciements particuliers à l'autrice et aux auteurs

Hélène Gaudy, Israel Ariño,  
Martin de la Soudière, Jacques Boislève  
et Jean-Louis Tissier

## Bibliographie

**L'intégralité de l'œuvre de Julien Gracq est publiée aux éditions José Corti.**

*Au château d'Argol*, 1938  
*Un beau ténébreux*, 1945  
*Liberté grande*, 1947  
*Le Roi pêcheur*, 1948  
*André Breton, quelques aspects de l'écrivain*, 1948  
*La littérature à l'estomac*, 1949  
*Le Rivage des Syrtes*, 1951  
*Prose pour l'Etrangère*, 1952, 36 pages, 63 exemplaires, HC  
*Penthésilée*, 1954 - de Kleist, traduit par Julien Gracq  
*Un balcon en forêt*, 1958  
*Préférences*, 1961  
*Lettrines*, 1967  
*La Presqu'île*, 1970  
*Lettrines II*, 1974  
*Les Eaux Etroites*, 1976  
*En lisant en écrivant*, 1980  
*La Forme d'une ville*, 1985  
*Autour des sept collines*, 1988  
*Carnets du grand chemin*, 1992  
*Entretiens*, 2002

Ouvrages posthumes :

*Manuscrits de guerre*, 2011  
*Les Terres du couchant*, 2014  
*Nœuds de vie*, 2021

**Les éditions Gallimard publient dans la collection de la Pléiade les œuvres complètes en deux tomes, sous la direction de Bernhild Boie.**

—

L'intégralité des textes est consultable à partir des QR codes renvoyant vers les sites internet des partenaires.

—

[bibliotheques.caenlamer.fr](http://bibliotheques.caenlamer.fr)  
[commulysse.angers.fr](http://commulysse.angers.fr)  
[univ-angers.fr/culture](http://univ-angers.fr/culture)  
[maisonjuliengracq.fr](http://maisonjuliengracq.fr)